

Eric CHAMS

D'OUTRE-HASARD  
D'OUTRE-PASSION

POEMES

LES PARAGRAPHES LITTÉRAIRES DE PARIS



D'OUTRE-HASARD — D'OUTRE-PASSION



Eric CHAMS

# D'OUTRE-HASARD D'OUTRE-PASSION

Edition revue et corrigée

LES PARAGRAPHES LITTÉRAIRES DE PARIS

14, rue Le Bua - PARIS (XX<sup>e</sup>)

Il a été tiré à part  
30 exemplaires  
numérotés de 1 à 30  
qui constituent  
l'édition originale.

Édition hors commerce

## EN GUISE DE PREFACE

*Troubler le Hasard, voir en ses marécages se mouvoir les torpeurs incompréhensibles d'une certaine destinée, sombrer brutalement dans ses eaux troubles en éclaboussant les rives de la réalité, regarder le Hasard depuis le plus profond abîme ou la plus haute Sirius afin de voir grandir par-delà son envoûtement ce que j'appelle l'absurde Fatum, la révolution morte dans l'œuf, l'œuf orphique veiné du sang de sa fatale éclosion, de sa nécessité passionnelle et de sa perfection aporéaliste pour ne pas dire idéaliste, tel fut mon projet s'il fut jamais besoin d'avoir projet en tête pour mortifier le Temps de sa Création.*

E. C.

Ville d'Avray, le 16 avril 1975.





Sur la mer il y a des tranches de soleil  
Plus glacées que la nuit où fraîchissent les vagues  
Sur la mer il y a des souvenirs vermeils  
Flottant le ventre en l'air transpercés d'une dague

Les huissons sont d'argent quand vient la nuit lunaire  
Sur nos baisers perdus dans nos cœurs diaphanes  
Voici le vent la mer l'heure crépusculaire  
Voici la mer et notre amour en filigrane

Sur la mer il y a des houquets dispersés  
Plus anciens que le temps plus anciens que l'amour  
Sur la mer il y a des souvenirs froissés  
En bateaux de papier et d'attente trop lourds

Les chemins sont lointains l'un de l'autre quand vient  
La nuit sur nos mains d'or et sur nos yeux mi-clos  
Voici le vent la mer l'heure où l'on se souvient  
Voici la mer et notre amour parmi les flots

Sur la mer il y a des dentelles de roses  
Plus fines que l'étoile au front des fiancées  
Sur la mer il y a mille métamorphoses  
Et sortant de la vague une dague oubliée

Ville d'Avray, le 29 septembre 1974.

## SAUF LE RESPECT D'ARTHUR

*« L'amour est à réinventer. »*  
(RIMBAUD)

Non l'amour n'est pas  
A réinventer  
Non l'amour n'est qu'à  
Verser au Léthée

Avec tous les cœurs  
Qu'il a enterrés  
Avec le malheur  
Qu'il a engendré

Avec les poèmes  
A tranche adorée  
Où l'on dit je t'aime  
Avant de pleurer

Avec le silence  
Qu'on ne peut pas croire  
Avec l'espérance  
Qui n'a plus d'espoir

Avec les serments  
Qui n'ont pas été  
Avec les tourments  
De fidélité

Avec les écorces  
Et les cœurs brisés  
Avec cette force  
Qu'on a vaine usée

Avec les bouquets  
Les bouquets fanés  
Oubliés au quai  
Au quai des années

Non l'amour n'est pas  
À réinventer  
Il est il est à  
Il est à jeter

Churchville (NY, USA), le 23 août 1974.

J'entends la nuit fleurir au bois des rêves morts  
C'est une nuit d'odeurs grande comme le monde  
Avec des lits d'adieux que l'océan inonde  
C'est une nuit d'odeurs sur les voix et leurs corps

Je m'entends respirer sous l'orbe de ma vie  
Et les nuits déflorées par le bourgeon des jours  
S'éteignent sur la route où je poursuis mon cours  
Et les nuits déflorées s'abreuvent de leur lie

Je nous entends marcher jusqu'au fond de la terre  
Nous les hommes perdus parmi les catacombes  
Avec dans nos regards mille fleurs pour nos tombes  
Nous les hommes perdus qui avons tant à faire

Entendre au bois fleurir des rêves noirs de nuit  
Entendre respirer des vies courbes et mortes  
Entendre au fond marcher de la terre qui porte  
O puisatier de l'inconnu aux mains trop longues  
Seau de ton sang qui dégringole un son de gong  
Et j'entends résonner un miroir dans un puits

Ville d'Avray, le 16 novembre 1974

Je me suis vu dans cent mille ans  
Le monde était couleur de fer  
Le ciel avait un goût d'enfer  
Et le silence était violent

Moi je marchais sans exister  
Mes pas couraient sur les étoiles  
Je déchirais des cieus de toile  
Pour déchiffrer des voies lactées

Moi je marchais sans plus finir  
Avec des pas comme des sources  
Avec l'ivresse d'une course  
Qui ne se meurt qu'aux souvenirs

Il ne restait rien du passé  
Moi je marchais sans voir le jour  
Avec les pas de mon amour  
Avec l'amour de ma pensée

Moi je marchais quand tu avais  
Été cueillir à Saint-Vincent  
Des œufs tous blancs avec ton sang  
Sur leur coquille avec ma plaie

Moi je marchais quand tu m'avais  
Mis dans les mains ces deux naissances  
De tes mains pleines d'innocence  
Ces œufs du sable et de la paix

Moi je marchais quand tu m'avais  
Souri avec tes lèvres d'or  
Et le masque du ciel s'endort  
S'endort et l'amour se défait

Moi je marchais dans cent mille ans  
Tu m'as souri abandonné  
Et maintenant comme un damné  
Je parcours le temps si violent

Et dans le silence immuable  
Je m'éternise sans raison  
Hurlant comme un damné le nom  
De mon amour inépuisable

New York, le 9 septembre 1974

## LES TROIS GRACES

Un bouquet de regards  
Au fond d'un vase d'or  
Paupières fermées dort  
Et rêve l'eau des soirs

Un jeune regard bleu  
D'entre ses blondes feuilles  
S'irrole vers le seuil  
Du matin de mes vœux

Un regard bleu et gris  
D'entre ses brunes feuilles  
Rêve que je le cueille  
Sous ma plume et l'écris

Un pauvre regard d'or  
Perdu au fond d'un vase  
Regarde mon extase  
Qui lendore l'endort

Un bouquet de regards  
Perdu au fond d'un vase  
Sous la pluie qui l'embrase  
D'un triple foudre hagard

Et dans la nuit qui plane  
Au fond de son réservoir  
Un bouquet de regards  
Lentement qui se fane

Ville d'Avray, le 8 décembre 1974.



Le temps palpite dans mon cœur  
Parfois le soir quand vont mes mains  
Sur la poussière d'un chemin  
Qu'ont effrité les morts des fleurs

Le temps me passe par le cœur  
Avec un bruit de vent léger  
De mains qui s'en vont voltiger  
Sur des fleurs couvertes de pleurs

Le temps outrepassa mon cœur  
Avec l'amertume des jours  
Et le regret d'un grand amour  
Sur qui je dépose des fleurs

Le temps est comme un cimetière  
Dont les allées seraient mes mains  
Dont la grille serait Demain  
Et mon tombeau de la poussière

Le temps n'a pas de paupières  
Fermant un jour ses fixations  
Sur un néant de perfection  
Et dans mon cœur est sa lumière

Le temps est comme une rivière  
Au lit défait mélancolique  
Comme un soleil préhistorique  
Buvant du sang au fond des pierres

Ville d'Avray, le 21 septembre 1974.

Ensablée jusqu'au fond de mon cœur apaisé  
Une enfant a vécu l'existence onduleuse  
De ma marche à travers les mille nébuleuses  
D'une courbe explorant le feu d'une rosée

Jusqu'au fond de ma marche explorant l'existence  
Une enfant a vécu au travers de mon cœur  
A cherché quelquefois un peu plus qu'une fleur  
N'a trouvé qu'un parfum de feu et de silence

A travers l'existence explorant quelquefois  
Un peu plus qu'un parfum de ma marche de feu  
Une enfant a vécu des soleils et un peu  
De ma marche ensablée jusqu'au fond de sa voix

Explorant jusqu'au fond de ma marche et un peu  
Jusqu'au fond de moi-même une enfant de silence  
A vécu tout mon cœur a vécu mon enfance  
N'a trouvé qu'une fleur sans parfum et sans feu

Au désert de mes nuits dégringolant d'amour  
Une enfant apaisée est morte en mes mains nues  
Une enfant de ma voix qui n'avait rien vécu  
Qu'un peu de mon soleil et que l'ombre d'un jour

Ville d'Avray, le 8 décembre 1974.

## AU CŒUR DOUBLE

Quoi !

Le feu rouge de sang crépite  
Et tu n'en sens que la chaleur  
Seule s'exhale la lueur  
Et le charbon brûlant s'effrite

Voix

Enorme essence  
D'incandescence  
Qui fuse du brasier  
Lave au fond du gosier

Je suis la voix du feu  
Je suis Vulcain radieux  
Le forgeron du ciel  
Qui brûle le réel

Les chiasses qui se fêlent  
Font des pluies d'étincelles  
Qui s'incrument aux cieux  
En mondes prodigieux

Mais ces deux simples yeux  
Regard vertigineux  
J'y plongerai mon corps  
Au fond du même sort

J'éclaterai son centre  
Enfin lié dans son antre  
Je fermerai mes yeux  
Aux paupières des dieux

Meudon, le 1er février 1973.

Par-dessus les oiseaux qui vivent dans la nuit  
Et les fleurs dépéries qui rêvent aux étoiles  
Et les jardins éteints où expire le voile  
Désespéré du jour sur les soleils enfuis

Par-dessus les saisons que craquelle le vent  
Et les marées dorées qu'achève le silence  
Et les rivages morts au creux de l'espérance  
Ils vont sans cesse bleus se baigner dans le temps

Ils vont les bateliers des pétrifications  
Au sommet de leur vie au sommet de leurs jours  
Crier un peu d'espoir crier un peu d'amour  
Les bateliers brisés du temps sans rémission

Ils vont les bâtisseurs de la peine et du sang  
Car la chair est sans vie au fond du ciel pleurant

Paris, le 27 décembre 1974.

Il est une ombre au bord du ciel  
Pâle reflet d'un or réel  
Se plaissant sur l'horizon  
Et s'angulant hors des saisons

Sa silhouette transparente  
D'une voix enfantine chante  
Des rayons bleus qui la suspendent  
Dans l'éther que des éclairs fendent

Des harmonies sublimes coulent  
Dans l'air azurin qui s'enroule  
Et s'enlacent gratuitement  
En s'alliant au firmament

Projection intermédiaire  
D'un rai brûlant de lumière  
A travers mon opacité  
Sur une diaphanéité

Et s'abaisse la verticale  
S'éternisant en diagonale  
Humant de ses yeux les ardeurs  
S'élevant pures d'un seul cœur

Sous l'ombre similaire et claire  
De la véritable lumière  
Se courbe mon corps pénétrant  
La renverse charnellement

Insufflant sa chaleur dorée  
A l'irréalité créée  
Par l'objet lui-même animé  
Du souffle d'un commun passé

Dans des nimbes déjà célèbres  
Fuse de l'esprit des vertèbres  
L'essence brûlant en l'image  
Brûlant ainsi le cœur sauvage

Mais l'essence brûlant l'essence  
Plongées dans le même silence  
Au cœur des choses raréfiées  
Et triplement purifié

Dans la circulation fermée  
Superposition enflammée  
Incorporellement s'unissent  
Dans les espaces qui se plissent

Et le vrai sujet ondulant  
Se coule horizontalement  
Se love à l'almicantarat  
En y enveloppant ses bras

Se mêle à l'univers désert  
S'enfonce dans la chaude terre  
Regarde mes yeux latéraux  
Entre la source et son des flots

Ainsi brassant la silhouette  
Et le vrai corps de l'angelette  
Trois fois ubiqué dans la terre  
L'onde du ciel et crue lumière

Nous nous sublimons dans la phase  
Au point ultime de l'extase  
Et la métamorphose orine  
Unit trois arbres aux racines

Meudon-Ville d'Avray-Meudon, le 3 février 1973.



## JE

Je n'ai point bu de sang dans le crâne des morts  
Je n'ai point bu le ciel dans les trous des rochers  
Je n'ai point bu de miel car les fleurs sont séchées  
Mais je sens dans ma bouche un ruisseau de mots d'or

Je n'ai point combattu l'aurochs au front de marbre  
Je n'ai point combattu la tempête et le vent  
Mais je combats toujours les gladiateurs du temps  
Mais j'ai les mains blessées d'avoir gravé les arbres

Je n'ai point piloté d'esquif autour du monde  
Mais j'ai bien piloté le vaisseau de mes jours  
J'ai longtemps piloté le radeau de l'amour  
Et les pleurs de mon cœur sont la mer qui m'inonde

Mais j'ai dépossédé la mort de son cercueil  
Mais j'ai développé le destin de lui-même  
Mais j'ai désemparé la mort des chrysanthèmes  
Et je hante l'amour enté de neuves feuilles

Ville d'Avray, le 4 janvier 1975.

Les grands brouillards crépusculaires  
Se sont envolés de la terre  
Comme d'immenses draps livides  
Découvrant deux arbres virides

Ouvrant leurs veines rudes  
Aux chants des solitudes

Tandis qu'au loin volent les flammes  
D'un perpétuel épithalame

Sainte-Croix-les-Rasses (Suisse), le 23 février 1973.

Sur la mer platinée de pleurs réverbérants  
Des oiseaux de détresse et de peur et de mort  
S'engluent jusqu'à la gorge ouverte sur le corps  
Déraciné d'un autre monde aux bords sanglants

Crachez-moi de la nuit sans étoiles sans lune  
Crachez-moi du silence oblitéré d'angoisse  
Roulez-moi sur les vents qui hurlent et croassent  
Claquez-moi sur la terre et créez la nuit diurne

Oiseaux sans yeux oiseaux sans voix oiseaux sans vol  
Crevez-moi donc la vue si je ne dois plus voir  
Portez ma voix au ciel de l'infini tout noir  
Oiseaux sans vie désagrégés dans vos corolles

Et vous les fleurs flétries aux plumes déchaussées  
Comme les dents du Temps vous les fleurs carnivores  
Vous les fleurs de détresse et de peur et de mort  
Je boierai votre fiente au secours du passé

Car vous m'avez meurtri de vos parfums amers  
Car vous m'avez pourri jusqu'à ma voix limpide  
Je vous égorgerai existences du Vide  
Et vous verrai flotter platinées sur la mer

Ville d'Avray, le 10 janvier 1975.

Entre les vapeurs mauves  
Luminescentes d'or  
Infusant leurs longs corps  
Sous la passion fauve  
Attachée à mon cœur  
Brûlant leur volupté  
Enorme éternité  
Tranchant mes bleues ardeurs  
Hélas, après m'avoir  
Ouvert la plaie profonde  
Roulant dans ta propre onde,  
Réapparais aux soirs !

Blackrock (Irlande), le 20 avril 1973.

Les rayons de la nuit divergeaient en son cœur  
Elle buvait leur temps avec délicatesse  
Otant de leur lumière et les grains de vieillesse  
Et les nues de jeunesse  
Ne gardant que la vie de leur concentration  
L'éclat immatériel de leur fascination  
Elle buvait la nuit diverse avec passion  
Et en créait des fleurs

Lorsqu'elle s'en allait courir sur les montagnes  
Ses pas faisaient voler des gerbes de soleils  
Et mon regard perdu par monts et par merveilles  
Glisse dans le sommeil  
Des jours éblouissants crénelés par la neige  
Que font naître les larmes de ses longs yeux beiges  
Lorsqu'elle va courir par-dessus le cortège  
Du temps qu'elle accompagne

La mer s'ouvre déjà en mille vaguelettes  
Distillant sur le sable un chemin de désir  
Qu'elle suit en nageant sur les pas du plaisir  
Dont elle ira saisir  
Les étranges ramées aux effluves perdus  
La mer s'ouvre déjà sur le grand jour chenu  
Les rayons du soleil couvriront sa peau nue  
D'écume violette

Je suis venu hier la nuit était silence  
Aujourd'hui la montagne oublie ses avalanches  
Demain la mer sera phosphorescence blanche  
Et je divague encore au fil de son errance

Elle hувait le temps elle l'a surpassé  
Mais la nuit la montagne et la mer et le temps  
Se sont tus en son être en ses mains sous ses dents  
Je suis venu hier l'enfant était passée

Ville d'Avray, le 13 janvier 1975.

Dans une apoplexie  
De barbares soleils  
De fauves galaxies  
Aux explosions vermeilles

Le temps  
Venant  
Laissera  
De nos bras

Le roulement d'enfer  
De tout un univers

Ville d'Avray-Meudon, le 3 mai 1973.

C'est le vent qui mugit sous l'écorce des arbres  
C'est l'orchestre des jours qui penche sous la mer  
C'est l'archet continu sur la corde du temps  
C'est la mouette qui crie perdue dans les autans  
C'est l'avalanche blanche au bas des vallons verts  
C'est le résonnement d'un marteau sur le marbre

C'est bien plus que cela et c'est cependant moins  
C'est mon amour mon pauvre amour qui pleure au loin

C'est la fleur qui éclot son cœur vers le soleil  
C'est l'odeur de la pluie arômatissant l'air  
C'est la pâle fumée d'un vaisseau levant l'ancre  
C'est la senteur lunaire au fond du ciel noir d'encre  
C'est la fleurance bleue d'un clocher séculaire  
C'est le léger bouquet d'un jour qui se réveille

Et c'est tellement plus et c'est tellement moins  
Ce n'est que mon amour qui se promène au loin

Ce sont les nuages gris et blancs qui s'échevellent  
Ce sont les rails luisants qui foncent vers les gares  
Ce sont les perles d'eau qui gouttent de la nuit  
Ce sont les jours mouillés dont s'oxyde la vie  
Ce sont les oiseaux noirs qui prennent leur départ  
Ce sont les astres morts qui s'enterrent au ciel

C'est tellement plus faible et tellement plus fort  
Ce n'est que mon amour mon amour qui s'endort



Ce sont mes yeux fixant l'essence plus profonde  
Ce sont mes mains cherchant à forer l'avenir  
Ce sont mes pas marchant aux voies surnaturelles  
Ce sont mes jours creusant l'ombre d'une venelle  
Ce sont les houts d'Histoire ourlés de souvenirs  
Mes chants qui deviendront des chansons pour les  
[rondes

C'est bien plus beau encore et bien plus simple encore  
Mon amour posant sur l'oreiller sa joue d'or

C'est Pégase éhloui que sa crinière inonde  
C'est Icare qui monte aux soleils les plus hauts  
C'est Jupiter grondant son foudre dans les yeux  
C'est Cythère si loin qu'on n'en voit plus les cieux  
C'est Chronos qui regarde approcher le chaos  
C'est le Sphinx suspendu par son énigme au monde

Et c'est plus vaste encore et moins grand cependant  
C'est mon amour dormant c'est mon amour rêvant

C'est mon amour qui pleure et la mer qui soupire  
C'est mon amour qui marche et la terre qui chante  
Mon amour qui s'endort et les cieux qui se fêlent  
C'est mon amour qui dort sous des nuits d'étincelles  
C'est mon amour qui rêve et le temps qui s'évente  
Et c'est là mon amour et c'est tellement pire

Churchville (NY, USA), le 30 août 1974.

Les violentes violes  
Dans le soir violet  
Hurtaient et miaulaient  
Etranges lucioles

Collant leurs voix blanches  
Aux grands filaments  
Des astres en sang  
Ecorchés aux branches

O le chemin des chevauchées  
Chevaliers cherchant le char  
Chargé de chaleils encore ars  
Du feu des souvenirs séchés

O chevaliers d'or  
Sous le chemin dort  
L'espérance encor  
Chaude de vos corps

Et le son des cors  
Fuyant des cercueils  
Monte feuille à feuille  
Aux crânes des morts

Meudon, le 22 mai 1973.

AURORE ORPHIQUE  
Poème théâtral. (Fragment)

Couleur d'écho la solitude a trop d'amour  
J'en ai vu revenir des oiseaux enflammés  
J'en ai vu revenir s'évanouir en fumée  
Ma vieillesse a repris son chemin à rebours

Parleras-tu du vent saltimbanque des nuages  
Du vent qui t'a poussé à fendre les années  
Parleras-tu de l'arbre où s'est enracinée  
L'océane vapeur des premiers orages ?

Je reviens d'un pays où le temps est sans heures  
Je reviens de la nuit où l'on compte la mort  
Aux rayons du soleil aux pores de son corps  
D'un pays sans orage où les nuages pleurent

Parleras-tu du temps vieux vagabond du monde  
Du temps que l'on reprend vers l'onde et vers le sable  
Pour reprendre en ses mains sa mort inépuisable  
Au fronton de la mer sa mort qui vagabonde ?

Là-bas le vent avait un air de fossoyeur  
Il me souvient qu'il enterrait au long du soir  
Un arbre aux veines bleues et en cravate noire  
Là-bas le vent avait un avant-goût de fleurs

Ne parleras-tu pas du vent qui sortira  
De l'espace enterré dans le parfum des jours  
Ne parleras-tu pas de l'orage qui sourd  
A travers le futur et du temps qui sera ?

Couleur de reflet le silence a trop d'amour  
J'en ai vu revenir des oiseaux invisibles  
Qui roulaient vers la mer sur des chants inaudibles  
Mon chemin à rebours mon chemin à rebours

Comment t'appelles-tu voyageur anonyme ?

Je suis l'homme qui marche en lui-même à rebours  
Et mes pas ont des sons plus sourds que des tambours  
Je suis un peu tout l'homme en marche vers l'abîme

Marches-tu sur la source où meurent les espèces ?

N'entends-tu point mes pas ? Je marche sans arrêt  
Que le vent soit l'orage ou l'arbre la forêt  
Que le temps soit la vie ou ma chair de la glaise  
Je marche dans moi-même et mon cœur a des pas  
Qui sonnent sourdement sur le pavé des jours  
A rebours vers demain vers hier tour à tour  
Je marche vers l'abîme et tu ne m'entends pas

Prends le ciel et la terre il en naîtra l'aurore  
Celle que j'eusse été si le vent n'avait pas  
Un jour parfumé l'air des vapeurs de mes pas  
Prends le vent et le temps leur fusion s'évapore

J'aurais aimé les fondre au creuset de mon être  
Mais tant qu'un cœur aura des mains pour les saisir  
Tant que ma vision s'alliera au plaisir  
Prends ces œufs de ma vie : ils te feront renaître  
Je les ai recueillis au jour de ma naissance  
A l'heure où ma paupière était encor fermée  
Où ne les avaient vus que mes doigts animés  
Prends le ciel et la terre en ces œufs d'innocence

Petite enfant Aurore il y a dans tes yeux  
Ce que le ciel a mis de vertus essentielles  
Plus qu'un astre votif ou qu'un battement d'ailes  
Il y a dans tes yeux le cycle d'un essieu  
Petite enfant Aurore il y a dans tes yeux  
Ce que la terre a mis de baisers supernels  
Plus qu'un arbre brisé où qu'un regard charnel  
Il y a dans tes yeux un chemin silencieux  
Où roulera le cycle incréé de l'espoir  
Enfant petite enfant il y a dans tes mains  
Deux œufs de terre et ciel qui marquent ton chemin  
Garde-les je les vois lactescents dans le soir  
Aurore si petite au jour crépusculaire  
Tes mains les doreront plus fort que des soleils  
Cariatide des jours à ta peau scapulaire...

14 octobre 1974.

Ce sont pauvres étoiles  
D'or valétudinaire  
Qui roulent dans le voile  
Déchu des univers

Ce sont pauvres étoiles  
Etoiles malades  
Qui tombent dans leur toile  
Pour que le soleil vive

Ce sont pauvres étoiles  
Bien jeunes encore  
Glacées jusqu'à la moelle  
Que trépassé la mort

Ville d'Avray-Meudon, le 4 décembre 1972.

Lumière hétéroclite à fracassement d'or  
Qui plonge à l'infini dans un lac incolore  
Enfoui dans le squelette étrange des objets  
Qui culbutent, hideux, sur leurs sombres trajets !

Noire et sinueuse larve — lascivité —  
Serpentant tordue dans la diaphanéité  
Obscure qui tournoie en profonde spirale  
Qui s'écroule, torpeur, dans un feu plein de râles !

Aspiration spectrale au fond d'un froncement  
Colorée de rayons orangés vaguement  
Issue du gouffre froid du néant impalpable  
Qui s'effondre, livide, en un bruit formidable !

Volutes de fumée grise et volumineuse  
Ceintes de la clarté des ardeurs nébuleuses  
Leurs arêtes aiguës sortant violemment  
Qui encombrent, sans corps, un antre flamboyant !

Vaste confusion de formes circulaires,  
Lugubre entassement de percutants éclairs,  
Voile grand et sanglant qui monte recouvrir,  
D'insondables lieux comme un cachet de cire !

Anéantissement fusant en solitudes  
Et noirceurs traversées d'hagardes blêmitudes,

L'anéantissement vide tout son calvaire !

J'ai retourné mes yeux sur mon propre univers.

Sèvres, avril 1972.

Note : précédemment publié dans *Les Chemins de l'Aurore* (1972).



## DEMAIN

Le vent d'antan gémit  
Sur l'homme dégradé  
Le vent d'antan mugit  
Sur la terre éventrée

Il partira cueillir  
Parmi les fleurs des champs  
Commençant de s'ouvrir  
Dans son voyage lent

Ses yeux crevant le temps  
Tuant sur son chemin  
Les branches du printemps

Il cueillera demain  
En écrasant les feuilles  
L'ombre des vieux cercueils.

Meudon, le 4 novembre 1972.

Quand viendra l'automne avec ses vieux rayons  
Qui se couchent tout bas au feuillage du ciel  
Avec ses vieux rayons ses ternes étincelles  
D'un amour qui a fui tout bas à l'horizon

Quand viendra l'automne à l'orée de l'hiver  
Je les verrai tomber doucement sur la terre  
Tomber tout doucement sur mon grand cimetière  
De souvenirs fanés tomber sur mon calvaire

Je les verrai tomber quand viendra l'automne  
Sur mes soleils éteints tomber sur les graviers  
De mon lit éternel sur l'ancien sentier  
De ma vraie plénitude et sur le temps qui sonne

Je les verrai tomber avec les vieux rayons  
Doucement sur la terre avec le temps qui sonne  
Doucement sur mon lit détachées de l'automne  
Je les verrai tomber dorées sur ma passion

Je les verrai tomber dans le vent jaunissant  
Tourbillonner tout bas en parfumant le temps  
De souvenirs fanés tomber du ciel sanglant  
Tes petites mains d'or jonchant mon corps absent

Ville d'Avray, le 22 octobre 1973.

## RECREATION

Un caillou se jette à l'eau  
Et d'un seul coup sous les flots  
Crissant ses angles aigus  
Devient double pierre crue

Le soleil à l'horizon  
Aux frontières des saisons  
Sort de multiples lumières  
Issues de ses hémisphères

La nuit dans le ciel cabré  
D'une étoile diaprée  
Dans un bruit lointain de vent  
Naissent deux astres d'argent

D'une goutte de rosée  
Qu'un serein a déposée  
Sur l'océan du matin  
S'ouvre un bourgeon cristallin

Cœur d'une irradiance d'or  
Uni au cœur de mon corps  
De la bachelette aurore  
Se pavoise un nouveau sort

Meudon, le 27 janvier 1973.

Donner son océan, sa terre et sa naissance  
Donner ses premiers yeux, donner leur souvenance  
Donner ses mains qui ont pétri leurs trois racines  
Donner ses pauvres pleurs, ses soleils et ses bruines  
Donner son ouverture et ses profonds secrets  
Donner ses premiers pleurs, donner ses vieux regrets  
Donner son vrai destin, donner sa poésie  
Donner ses pauvres yeux, donner leur amnésie  
Donner ses mains meurtries d'avoir pétri la terre  
Donner sa poésie nimbée de son mystère  
Donner ses pleurs dorés d'avoir chanté les mers  
Donner sa poésie bleue de regrets amers  
Donner ses yeux fermés d'avoir ouvert le monde  
Donner sa poésie plus profonde que l'onde  
Donner ses mains meurtries et leurs veines brûlantes  
Donner son sang, son cœur, ses forces enivrantes  
Donner son feu, son art et toute sa puissance  
Donner son brasier d'or, donner sa renaissance  
Donner le monument de sa mélancolie  
Et puis donner ses pleurs et puis donner sa vie  
Pour pouvoir accepter le temps, le vent d'enfance  
D'une autre vie naissant dans sa propre existence !

Ville d'Avray, le 9 décembre 1973.

## LES AVEUGLES

Il pleut dans la tourmente  
Des oisillons crevés  
Des étoiles bavées  
Que le soir ensanglante

Il pleut d'étranges bruits  
Mais des bruits sans visages  
Des bruits noirs et sauvages  
Aux recoins de leurs nuits

Il pleut dans la tourmente  
De jeunes vies mourantes

Meudon, le 18 janvier 1973.

O mots sanglants du cœur, graphiques molécules  
Je vous ferai tomber du soleil trop lointain  
Au creuset matériel où dort mon dilucule  
Sur la rosée des fleurs aux forces de l'airain !

Nanterre, le 8 janvier 1974.

Jusqu'aux voies souterraines  
De notre ébullition  
Nous creuserons la peine  
Qui s'ouvre sur nos fronts

Qui s'ouvre sur le feu  
Jusqu'aux voies souterraines  
De nos internes cieux  
Brûlant l'eau de la peine

Et dépassant la terre  
Au fond de l'idéal  
Jetant hors du cratère  
Notre sable féal

Nous nous raréfierons  
Au bord de l'or solaire  
Scintillants de passion  
Dans l'espace stellaire

Pour nous développer  
Dans l'incommensurable  
Distillant l'incrée  
Aux terres perdurables

Nanterre, le 13 novembre 1973.

Et le soleil, là-bas, qui brûle les nuages  
Tandis que l'on s'en va, tandis que l'on oublie  
Le soleil qui foudroie toutes les litanies  
Alors qu'on va chercher la frontière des âges

Ah ! Que le soleil aille avec ses pluies internes  
Aux bords salés du cœur déverser tout son corps  
Alors que l'on embrase une nouvelle amphore  
De l'eau des souvenirs avec l'or de nos cernes !

Nanterre, le 29 janvier 1974.



Sous d'absentes lumières  
Respirent des collines  
Soupirant sous la bruine  
Qui sont quatre paupières

Chacune liée dort  
A l'une qui s'entr'ouvre  
De son sommeil découvre  
Des filets de phosphore

Meudon, le 24 janvier 1973.

Mon cœur s'est verrouillé au ciel des prochains jours  
Les tornades du temps l'envolée des étoiles  
Plus rien ne le détruit plus rien ne le dévoile  
Mon cœur peut désormais rêver à son amour

Le tournoi des saisons joutant contre les arbres  
Avec des lances d'or et de résurrection  
Et des heaumes de mort et de désolation  
Le tournoi des saisons se brise sur son marbre

Il peut enfin rêver à son amour déçu  
Cet amour pour lequel il avait oublié  
Les combats épuisants que les Nombres alliés  
Livrent aux cœurs dormant dans des cœurs éperdus

Elle avait de grands yeux de sylvestres automnes  
Et des cheveux si doux comme l'amour ancien  
Qu'il ne s'en souvient plus ne se souvient de rien  
Un visage si beau que tout est monotone

S'il n'avait pas été cueillir des coquillages  
Parmi les grands rochers de son trop long silence  
N'eût point connu ses yeux et leur jeune innocence  
S'ils n'avaient pas été.... Mais qu'éclate l'orage !

La foudre n'est pas vaine il lui tenait le bras  
La poudre du chemin ils ne la verraient plus...  
Mais qu'éclate l'orage ! Mon cœur sait qu'il a plu  
Qui sait mon cœur quel ciel te déverrouillera ?

Ville d'Avray, le 15 avril 1974.

## LETTRES

Dans le ciel constellé  
Une lettre s'en va  
S'éloigne dans la voix  
D'une autre lettre ailée  
Qui crache son dégoût  
Sur la fange et la boue  
Des fumeux lupanars  
Eveillés sur le tard,  
Qui vomit sang cinabre  
Sang luisant comme un sabre  
Au corps tiède des formes  
Qui pesamment s'endorment,  
Qui plante enfin sa dent  
Sa dent de serpent nu  
Dure comme un diamant  
Son aiguisé croc cru  
Sa dent expiatoire  
Dans l'exutoire noir  
Du ventre lourd du monde  
Pestilentiel immonde  
Qui vibre comme un glas  
Qui percé de l'éclat

Se dégonfle en soufflant  
Se dégonfle en râlant  
Dans un flot couleur jade  
Avec des odeurs fades  
De blanc décomposé  
De relents de nausée,  
Qui d'un regard d'acier  
D'un regard large et fier  
Anéantit le monde  
De son acérée sonde  
Le monde de chaleur  
Boursoufflé de tiédeur  
Maintenant maigrement  
Mû en halètements  
Creusé dedans sa chair  
Livide cimetière  
Dans sa chair écœurante  
Hispidе jaunissante.  
Arrière, os calcinés  
Du crâne des années  
Arrière, chairs crevées  
Dans la terre gravées  
Au néant, suffocantes  
A mort, gorges mourantes  
Langueurs agonisantes  
Chairs pâles épuisées  
Epaules embrasées  
Arrière, âmes grisées  
Corrompues lumières !

Place à l'azur d'espace  
Où seules s'entrelacent  
Les deux lettres du cœur  
Reluisantes d'ardeur,  
La quatrième lettre  
Au fond de la cinquième  
Qui doublement s'acêment  
Se courbant dans leur être.

Ville d'Avray-Meudon, le 11 janvier 1973.

Le mot c'est le reflet du temps individuel  
C'est l'apparence bleue d'un soleil supernel  
C'est l'ombre que la neige occulte de son sang  
Et ce n'est qu'une voix qu'efface l'imminent

Ville d'Avray, le 4 juin 1974.

## PERFECTION 4

Puissions-nous dépasser  
Le diamant enflammé  
Du creux de notre union  
Pour voler comme aleyons  
Vers les ciels dessinés  
De notre destinée  
Pour franchir l'objectif  
Des multiples récifs  
Des mondes arrêtés  
Et voir la liberté  
Dans nos fors élever  
La subjectivité

Foxrock (Irlande), le 19 juillet 1973.

Une fille aux seins nus mauve comme une aurore  
M'a jadis salué de la main tristement  
Et la houle des mers jusques au firmament  
A laissé s'achever mon regard sur son corps

C'était plus qu'une fille et c'était une enfant  
Dont les cheveux posés sur ses jeunes épaules  
Embaument encor l'air qui fend les mers et frôle  
Ma désillusion comme un miroir d'argent

Ville d'Avray, le 16 juin 1974.



## IL Y AURAIT

Dans une étrange nuit  
Dorée de souvenirs  
Il y aurait du bruit  
Qu'êteindrait le silence

Sous des arbres hispides  
Passerait comme un vent  
Une rivière aride  
Pour qu'y coule mon sang

Sous de lumineux rais  
Fusés d'astres de craie  
Un cèdre il y aurait  
Qu'un satyre fendrait

Mais voici que l'aurore  
Chantant brises sonores  
Montera, se noiera  
Dans la sève des bras

Du grand cèdre insensible,  
Que du ciel, vaste crible,  
Surgira brusquement  
En bref élanement

Mon cœur flèche d'argent  
Qui plongera son temps  
En lui brûlant le cœur,  
Mon foudre de chaleur.

Meudon, le 8 janvier 1973.

Peindre avec du soleil les vagues de la mer  
Suspendre des parfums à la nuit harmonieuse  
Allonger le printemps de gerbes nébuleuses  
Alléger le faix noir des ténèbres amères

Mobiliser les yeux de ceux qui vont crever  
Enliser les bouquets de ceux qui vont pleurer  
Edifier la vertu en méprisant l'orée  
Modifiée des valeurs que prônent ceux dèvés

Exacerber le rire ocre des prédateurs  
Qui s'en vont accrocher en leurs griffes l'amour  
Désherber les halliers dépareillés des jours  
Et marcher sur la terre avec des pas de fleurs

Achever de songer ce qu'il reste de rêve  
Au soir quand vient l'aurore auréolée d'argent  
Echeveler la mort de ses doigts écartant  
La vieillesse émaillée de l'enfantine sève

Aimer que le jour vienne aimer que les jours viennent  
Et tracer leurs reflets sur ton âme ancienne

16 juillet 1974.

Entends-tu s'effeuiller  
L'arbre des multitudes  
Au saisons repliées  
Du temps qui se dénude ?

Vénuste aurore mienne  
Les multitudes viennent  
Et le vent qui s'espace  
S'en revient en nos traces

Entends-tu graviter  
Sur la voie des étoiles  
Nos anciens étés  
Qui chantent de nos moelles ?

Vénuste aurore mienne  
Les nues diluviennes  
Ruissellent sur nos yeux  
Leurs chants prodigieux

Entends-tu se feuille  
L'arbre des solitudes  
Aux saisons dépliées  
Du temps des plénitudes ?

Vénuste aurore mienne  
Dans la double amplitude  
Du pas des solitudes  
Nous irons vers les plaines  
Où le vent qui se meurt  
Se recrée dans les fleurs

Blackrock (Irlande), le 29 août 1973.

La neige qui tombe  
Petit à petit  
Engloutit l'ortie  
Sortie de ma tombe

La tombe oubliée  
De mon cœur multiple  
A chaque périple  
Devenant plus creuse

La neige la neige  
Tombe lentement  
En longs flocons blancs  
Vers l'horizon beige

La neige la neige  
En flocons fondants  
Tombe sur le temps  
Qui se désagrège

Ville d'Avray, le 1er février 1974.

J'ai caressé ses yeux au faite de la nuit  
Ses seins étaient fermés elle était endormie  
Dans ses bras des ruisseaux emplis de primevères  
Cristallisaient les jours aux poumons de l'hiver

Depuis longtemps déjà elle était endormie  
Quand j'ai pris ses cheveux pour en coiffer la vie  
Quand j'ai pris ses mains nues pour caresser ses yeux  
Elle était endormie entre mes bras de dieu

Depuis longtemps déjà ses seins étaient fermés  
Fermés pour ne plus voir les chants des mal-aimés  
Fermés pour ne plus boire au calice d'Eros  
Le nectar fermenté des femmes toujours grosses

Aux poumons de l'hiver sa bouche presque ouverte  
Regardait fuir le vent sous les portes désertes  
Du temps regardait fuir des moulins d'idéal  
Sa bouche s'accrochait au souffle de leurs pales

Aux poumons de l'hiver elle était endormie  
Couchée parmi les fleurs de la mélancolie  
Elle ne rêvait plus au creux de mon sommeil  
Que ruisseaux fulgurants de cent mille soleils

Dans ses bras des ruisseaux tendaient des étendards  
Sur les donjons des jours que déchiraient trop tard  
Ses bras dépossédés de la force du monde  
Dans ses bras des ruisseaux s'abreuvaient de son onde

Dans ses bras des ruisseaux morts de soif et d'amour  
Vivaient de son eau fraîche et d'un bruit de tambours  
Annonciateur du drame aux couleurs des saisons  
Des ruisseaux morts de soif cueillaient les horizons

J'ai caressé ses yeux et son ventre endormi  
Ses seins étaient fermés sous mes lèvres de nuit  
Dans ses bras l'océan couvert de primevères  
S'en allait en voyage aux berges de l'hiver

Ville d'Avray, le 19 février 1975.



Combien de fois ai-je posé  
Sur l'autel de mes holocaustes  
L'étoile des jours supposés  
Combien de fois ai-je été Faust

Combien de fois ai-je accroché  
Mon cœur au gibet des poètes  
Pour voir hélas mon sang sécher  
Au rêve du vent des conquêtes

Combien de fois ai-je mordu  
La poussière de mon chemin  
Pour voir où vont les pas perdus  
Dans le ciel géomancien

Mais aujourd'hui vers l'horizon  
Je vois croître un soleil étrange  
Qui m'avertit que la saison  
Est venue de tourner la fange

Et je m'en vais te labourer  
Terre puissante de mes songes  
Et y semer les grains dorés  
Du pollen où demain me plonge

Pour y bientôt pouvoir cueillir  
Les pétales de mon étoile  
Mon cœur qui ne cesse d'ouvrir  
La poudre de mes prochains voiles

Aussi je m'en vais labourer  
Cette terre d'où surgira  
Ayant le ciel bleu pour aura  
Mon tout petit ange adoré

Ville d'Avray, le 3 février 1974.

## LE MOI SOLAIRE

Moi, cœur du vaste soleil rouge  
Enraciné par mes rayons  
Dans l'horizon où rien ne bouge  
Je lâche les constellations

Et dans mes fixes tentacules  
J'étrangle l'astre noctambule  
Et les nocturnes crépuscules  
Qui sur ma face déambulent

Je bois tous les feux de la terre  
Et je m'abreuve aux mortes nuits  
Me désaltérant au cratère  
De l'oubli pour verser mes pluies

Sur l'immense strangulation  
Du monde qu'éclaire l'aurore  
Pour verser sur ma possession  
Les derniers de mes pleurs d'or

Car après, moi, cœur du soleil  
Je déploierai sur l'avenir  
De mon énormité vermeille  
Mes paupières  
pour m'endormir.

Ville d'Avray, le 25 février 1974.

IMPRIMERIE SPECIALE  
DES PARAGRAPHS LITTERAIRES  
DE PARIS

Dépôt légal 4<sup>me</sup> trimestre 1975  
pour l'édition originale.

